

# [Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **13 (1875)**

Heft 17

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183251>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

fit, et l'un des piqueurs s'écria d'un ton mystérieux :

— Qui êtes-vous, vous qui venez troubler ces profondes solitudes ? Etes-vous des amis ou des suppôts de Satan ?...

Une voix répondit :

— Nous sommes ceux qui percent les montagnes, qui affrontent les dangers, ceux qui forgent le fer, qui taillent le granit et gagnent leur pain à la sueur de leur front !... Nous sommes les travailleurs !...

Alors la première voix ajouta :

— Eh bien ! nous sommes vos frères. Amis, courage, et abattons la barrière qui nous sépare !

A ces mots, toutes les pioches attaquèrent l'obstacle... Les ouvriers se serrèrent affectueusement la main ; les deux piqueurs s'embrassèrent.

Trente lampes de mineurs furent accrochées aux parois du souterrain et formèrent un cercle de feu autour de ces braves ouvriers auxquels une modeste collation avait été ménagée.

Les verres se remplirent et provoquèrent une franche gaité parmi ces hommes dont la tâche avait été jusque là si pénible et qui était encore loin d'arriver à son terme.

Il y avait là des Piémontais et des Français.

Un de ces derniers se plaça sur la petite arête de terre qui marquait encore le point de rencontre, et, levant son verre, entonna, sur l'air de l'Hymne à Garibaldi, des couplets du chansonnier Jean, pleins d'originalité et d'énergie dans le fond comme dans la forme. En voici quelques-uns :

Pour avoir dit, plein de pitié,  
A la femme aime, à l'homme sonde !  
Satan fut exilé du monde  
Et Jésus fut crucifié !  
Et le maître dit : Pour ce crime,  
Aimer, savoir, n'obéir pas,  
A l'homme innocente victime,  
Tu travailleras et mourras.

Ici-bas et non pas ailleurs,  
Mieux que le prophète Moïse,  
Nous fondons la Terre-Promise  
Nous qui sommes les Travailleurs !

Nous qui construisons les palais ;  
Nous qui logeons dans des masures ;  
Nous qui, sur toutes les coutures,  
Brodons et maîtres et valets ;  
Valets ni maîtres nous ne sommes,  
Mais nous sommes sous nos haillons,  
Qu'on se le dise enfin, des hommes !  
Et nous sommes des bataillons !

Ici-bas et non pas ailleurs  
Mieux que le prophète Moïse  
Nous fondons la Terre-Promise  
Nous qui sommes les Travailleurs !

De concert avec le soleil,  
La sueur aidant la semence  
A la famille humaine immense  
Donne et pain d'or et vin vermeil !

Pour la communion des frères  
Nous qui donnons tout, paysans,  
Aux Maîtres nous tendons nos verres  
Vides depuis dix-huit cents ans.

Ici bas, etc.,

A l'ouïe de cet air si populaire dans toute l'Italie, les Piémontais accompagnèrent le refrain avec enthousiasme. Puis se donnant la main, tous descendirent deux à deux le tunnel.

Le reste de la journée fut laissé à leurs joyeux ébats. *(A suivre.)*

Les journaux nous apportent des détails navrants sur la famine qui sévit en Asie Mineure depuis dix-huit mois. Il paraît que le gouvernement turc fut informé dès le mois de juin 1873 qu'une disette était imminente, les récoltes ayant manqué dans tout le pays ; mais il ne prit aucune mesure préventive, et l'on dit même que plusieurs fonctionnaires de l'Etat s'entendirent avec des négociants pour accaparer le blé disponible et produire une hausse artificielle des prix. Quand la population menacée vit partir l'une après l'autre les caravanes qui emportaient les derniers moyens de subsistance, l'indignation la saisit. Des émeutes eurent lieu sur divers points. Au lieu de faire une enquête qui eût amené la découverte des vrais coupables, le gouvernement envoya des troupes pour réduire les mécontents au silence.

C'était en novembre 1873. Toutes les denrées avaient atteint des pris excessifs, le blé était hors de prix. Survint un hiver fort rigoureux ; la neige s'entassa sur les routes, toute circulation devint impossible. Pendant plusieurs mois on ne sut pas au dehors ce qui se passait dans les districts menacés ; on ne l'apprit qu'à la fonte des neiges. Partout, dans les villages, dans les fermes isolées, gisaient des morts. Les malheureux avaient d'abord dévoré tout ce qui leur était tombé sous la main, puis ils avaient péri.

Dès que les routes furent libres, on vit les survivants s'enfuir de leurs demeures désolées et se répandre dans les campagnes en quête de nourriture. En peu de jours, tous les chemins furent couverts de cadavres abandonnés aux vautours et de malheureux se traînant à demi morts d'étape en étape. Des centaines d'hommes, de femmes, d'enfants venaient expirer sur les places publiques des grandes villes, en vue même des fours où de plus fortunés faisaient cuire leur pain.

Plus de 150,000 personnes ont succombé à la faim !

## A DOUARNEZ

### IX

« A moi ! » s'écria Sa Majesté épouvantée.

« Si tu veux te sauver, secoue le diable qui te suit en croupe, » répondit saint Guenolé qui fendait l'air comme une mouette.

Le roi ne savait à quoi se résoudre, quand le saint vint à